



INSTITUT
DIDEROT

Les Carnets des Dialogues du Matin

BORIS CYRULNIK

L'avenir de la famille

Les Carnets des Dialogues du Matin

BORIS CYRULNIK

L'avenir de la famille

Sommaire

Avant-propos Dominique Lecourt	p. 5
L'avenir de la famille Boris Cyrulnik	p. 7
Les publications de l'Institut Diderot	p. 23

Avant-propos

La table familiale, « l'entente sociale intime » qui fondait le couple, les récits de filiation auxquels vibraient les enfants que nous étions, pour le meilleur et pour le pire de nos attachements... Boris Cyrulnik excelle à ressusciter en quelques mots un monde désormais pour l'essentiel englouti.

Cette conférence sur l'avenir de la famille se termine par le mot « rupture », cinq fois répété, au singulier et au pluriel.

Les couples comme aventures à courte vie, l'accomplissement personnel comme idéal, le narcissisme triomphant, l'angoisse des mères et des pères au moment du choix qui pèse sur les enfants, garçons et filles, chacun selon sa mode propre, au cours de leur développement.

C'est le monde, vif et brutal, que nous avons vu s'installer depuis un demi-siècle en Occident. Le neuropsychiatre en esquisse une analyse systémique qui donne à la biologie toute sa place, mais rien que sa place.

Pr. Dominique Lecourt

Directeur général de l'Institut Diderot

L'avenir de la famille

INTRODUCTION

La famille apparaît, à chaque génération et dans chaque culture, comme une réalité toujours différente, et pourtant on l'éprouve à chaque fois comme une évidence. Ce sont les transformations radicales de cette réalité à la fois si régulière et si changeante que je voudrais suivre ici, à travers une approche un peu particulière. Pendant longtemps, la psychologie a été « angélique » : elle n'avait pas de sexe et ce qui valait pour un homme était censé valoir pour une femme. Or, depuis quelques années, on se rend compte que les mondes mentaux sont en réalité très sexualisés. Il faut en tenir compte lorsqu'on examine l'évolution de la famille et des rapports qui se nouent au sein du couple. J'adopterai pour ce faire un mode de raisonnement *systemique* : même les sciences dures ont renoncé aujourd'hui à un raisonnement linéaire de type « une cause-un effet », par exemple : « j'ai identifié *la* cause de la schizophrénie ». On sait désormais qu'il existe tel ou tel déterminant, qui se conjugue plus ou moins bien avec des centaines d'autres, et que l'ensemble provoque un effet donné. C'est donc ce mode de raisonnement, qui analyse des systèmes de déterminations différents, que je voudrais adopter pour étudier l'avenir de la famille. Par exemple, lorsque nous naissons, nous nous trouvons immergés dans une *niche sensorielle* qui est structurée par l'esprit et le monde mental de nos parents ainsi que par les récits de notre

culture : les mythes, les préjugés, les stéréotypes, qui organisent notre environnement. Cet environnement verbal interactif structure une niche sensorielle qui participe au développement *biologique* du bébé. Je souligne ce point : les mythes, les histoires qui entourent le bébé structurent la niche sensorielle qui va tutoriser les développements biologiques, psychologiques et comportementaux du bébé. Telle est la perspective complexe qui nous servira de fil conducteur jusqu'à la fin de l'exposé.

DES HOMMES ET DES FEMMES : TRANSFORMATIONS BIOLOGIQUES

Ces derniers temps, le chromosome Y a mauvaise presse : certaines généticiennes affirment qu'il s'agit d'un chromosome dégradé, tandis que d'autres généticiens le contestent. Ce qui est certain, c'est que ce chromosome Y est petit, instable, et n'a pas la possibilité d'une correction de la part d'un autre Y. Comme les femmes possèdent deux chromosomes X-X, si une altération a lieu sur un chromosome, l'autre peut la compenser ; tandis que ce n'est pas vrai pour les hommes, qui ont un chromosome X et un Y. Il y a donc labilité : en suivant l'évolution des espèces, on constate que ces petits chromosomes sont labiles et, dans un éclair de temps de dix, vingt ou trente millions d'années, on les voit se transformer. Il y a donc une certaine labilité des chromosomes masculins par rapport aux chromosomes féminins.

Si l'on se situe maintenant sur le plan clinique, on constate que, jusqu'à la puberté, les consultations sont essentiellement composées de petits garçons. Il paraît, de fait, beaucoup plus difficile de constituer un petit garçon

sur les plans biologique, psychologique et comportemental. Et lorsqu'on fait des études éthologiques¹, on constate que les petites filles ont une avance neuropsychologique considérable sur les garçons. Alors que le langage apparaît schématiquement chez les garçons au vingtième ou trentième mois de développement, dès 15-16 mois, les filles commencent déjà à manipuler des mots et des structures grammaticales. Elles mettent donc en place un langage plus tôt et adoptent des comportements interactifs beaucoup plus faciles, beaucoup plus agréables, tandis que les petits garçons prennent dès le début un retard de langage et deviennent souvent des enfants difficiles.

Or c'est là un point essentiel pour le développement, car l'affectivité et les facultés intellectuelles sont intimement liées. Contrairement à ce qu'on apprenait autrefois en médecine et en psychologie, quand on attribuait le QI à une sorte de qualité biologique intrinsèque au cerveau (il y aurait eu de « bons » et de « mauvais » cerveaux dès la naissance), on peut montrer désormais que les performances intellectuelles abstraites sont fortement liées à la qualité de l'environnement affectif du bébé. En réalité, même les développements neurologiques sont liés à la qualité de cet environnement. Nous avons ainsi fait un travail avec des chercheurs de l'Université de Coimbra qui se sont intéressés non pas, comme on le fait habituellement, aux enfants qui se développent mal, mais aux enfants qui se développent bien. Ils ont cherché à voir ce qu'ils devenaient. Le résultat fut assez contre-intuitif : les petites filles, qui se développent mieux que les garçons, qui parlent mieux,

1. C'est-à-dire lorsqu'on observe les êtres vivants dans leur milieu, là où ils vivent : dans leurs familles, à l'école, à la crèche ou en milieu naturel.

transgressent beaucoup moins (75 % des petits garçons transgressent, 75 % des petites filles ne transgressent pas²), sont certes meilleures à l'école. Mais ce bon développement paraît être prédictif d'angoisses. Les garçons, qui transgressent et se développent mal, arrivent à la puberté parfois un peu trop sûrs d'eux, mais confiants en eux-mêmes ; alors que les filles, anxieuses, doutent d'elles-mêmes et de leurs performances. En conséquence, elles s'appliquent, font bien leur travail et il en résulte un épanouissement social bien meilleur. L'épanouissement social des petites filles ne serait donc pas lié seulement à leurs chromosomes X-X : ce serait aussi un bénéfice secondaire de leur angoisse.

Les chromosomes Y souffrent aussi actuellement, pour des raisons non plus génétiques mais écologiques : les spermatozoïdes des hommes sont de moins en moins féconds. Ce phénomène s'explique par la pollution et l'usage des pesticides mais aussi, paradoxalement, en raison d'une amélioration des conditions de vie. Si on veut avoir des spermatozoïdes féconds, il faut les mettre à l'air : or, en raison de la sédentarité, de l'usage des dessous masculins et des slips en particulier, ces conditions sont très négatives pour la fertilité. Le résultat en est environ 30 % de couples infertiles, d'où une explosion des recours aux procréations médicalement assistées (PMA) et tout un ensemble de problèmes, provoqués sans doute en partie par ces modifications « écologiques » qui modifient la qualité de nos spermatozoïdes.

Dernier élément fort important que je soulignerai d'un

2. Entendons, faire de petites bêtises d'enfants : trafiquer son carnet de notes, manger du chocolat, etc.

point de vue biologique : l'augmentation des pubertés précoces chez les filles. Les filles connaissent une précocité dans leur développement neuropsychologique qui, entre dix et douze ans, représente une avance d'environ deux ans par rapport aux garçons, ce qui est extrêmement important au niveau scolaire. Cet écart de maturité très important se traduit par une stabilité affective et une précocité intellectuelle. Mais les jeunes filles présentent en outre désormais de plus en plus de pubertés précoces. La courbe des pubertés précoces monte littéralement en flèche avant l'âge de dix ans. Beaucoup de jeunes filles découvrent le plaisir sexuel à l'âge de sept ans, ce qui, pour la génération précédente, était absolument impensable. Les pubertés précoces posent par ailleurs un autre problème : c'est que les petites filles éprouvent des sensations et des désirs qu'elles ne comprennent pas et ne sont pas capables de maîtriser. Elles provoquent ainsi beaucoup plus d'angoisses chez les femmes, alors que la culture n'a jamais été aussi tolérante envers elles. Elles sont peut-être de plus en plus anxieuses : avant, elles étaient malheureuses. Et de fait, si avant la puberté, ce sont essentiellement les garçons qui ont des troubles du développement ; après la puberté, ce sont surtout les jeunes femmes qu'on retrouve en clinique, terriblement anxieuses. Il y a là une convergence de facteurs hétérogènes qui provoquent ces effets.

Tout cela signifie en tout cas que les femmes d'aujourd'hui ne sont plus du tout les femmes d'hier : ni biologiquement, ni du point de vue développemental, ni psychologiquement, ni socialement. Les hommes vont donc devoir apprendre à courtiser des femmes très différentes de celles que leurs pères et grand-pères ont connues. Cela implique d'ailleurs aussi que ces hommes seront très différents de ce

qu'étaient leurs pères. Donc, leurs enfants auront des images identificatoires totalement différentes. On est en train de bouleverser les positions biologiques et plus encore les positions sociales dans la famille, notamment grâce à l'aventure sociale des femmes, désormais considérées comme des personnes alors qu'elles étaient jusqu'ici consacrées à leurs maris et à leurs enfants et que leurs ventres étaient consacrés à l'Etat.

DES HOMMES ET DES FEMMES : TRANSFORMATIONS SOCIALES

Je rentre juste du Congo : l'espérance de vie des femmes y est de 42 ans ; celle des femmes en Europe au XIX^{ème} siècle en France atteignait à peine 36 ans. L'épanouissement des femmes est probablement un marqueur de civilisation : quand une civilisation se dégrade, technologiquement ou au niveau des droits de l'Homme, les femmes sont celles qui paient le plus cher tribut. Nos jeunes femmes, actuellement, mettent au monde leur premier enfant à presque trente et un ans. Lorsque j'étais jeune adulte, presque toutes mes amies, à 20-21 ans, avaient déjà un ou deux enfants. Par ailleurs, il faut se souvenir qu'à cette époque seulement 3 % de la population allait au lycée : les hommes allaient à la mine ou à l'usine, les filles allaient à l'usine, restaient à la maison, ou travaillaient aux champs si elles étaient paysannes. On a donc en quelques décennies assisté à un véritable bouleversement de la condition humaine et féminine en particulier. Lorsque les femmes mettent au monde leur premier enfant à 31 ans, elles sont diplômées, et plus que les garçons. Même en Afrique, ce phénomène est en train de se manifester : 70 % des bacheliers, en Algérie, sont des bachelières.

Cela va soulever un certain nombre de problèmes au niveau des rôles sociaux, des statuts des différents « genres » dans la société, qui vont devenir particulièrement importants. Psychologiquement, les mères sont des femmes de 30-40 ans et non plus des jeunes filles de 20 ans : les enfants, en conséquence, n'ont pas la même niche sensorielle qui les sculpte. Quand je dis « sculpter », j'entends : « cérébralement » : quand on fait une neuro-imagerie, on peut voir comment le milieu sculpte effectivement le cerveau et modifie jusqu'aux sécrétions neurobiologiques. Les bébés qui arrivent au monde aujourd'hui vont avoir un milieu plus paisible, moins « hyperactif », plus mature. Or, en éthologie animale comme humaine, on constate que quand un milieu est sécurisant et stable, s'opère une juvénalisation des enfants : le développement est lent et cette lenteur de développement est un bon signe. Les apprentissages se prolongent. Dans les pays en guerre ou en situation de misère sociale, la maturité des enfants est un phénomène extrêmement frappant. De même chez nous, lorsqu'il y a une catastrophe naturelle ou dans une famille, les enfants mûrissent, parfois en quelques jours. Par exemple, après les inondations de Vaison-la-Romaine, des adolescents qui refusaient de se lever avant midi, qui exploitaient ou maltrahaient leurs parents, deux jours après les inondations, prenaient en charge la maison, aidaient et s'occupaient de leurs parents. Ils devenaient adultes en peu de temps. Mais cette maturité précoce, qu'on admire, n'est pas un bon signe de développement. Alors que la juvénalisation qu'on critique est un bon signe de développement parce qu'elle implique que si on a raté tel ou tel apprentissage, on peut ensuite le rattraper. Dernier point de biologie : une petite fille qui arrive au monde, aujourd'hui, on lui dit qu'elle pourra dépasser les

cent ans. Une femme sur deux dépassera effectivement les cent ans. Imaginez une petite fille qui arrive à l'âge de 8-10 ans : elle a surmonté le complexe d'Œdipe, elle sait à peu près ce que sont un garçon et une fille et se dit : « moi, femme, j'ai une espérance de vie de 120 ans. J'ai envie de mettre au monde 1,7 enfants, (puisque c'est la moyenne en France). Qu'est-ce que je vais faire des 118 ans qui me restent ? » C'est-à-dire que le « modèle interne opératoire », le récit qu'on se fait de soi, le rêve qu'on anticipe sur soi-même : « quand je serai grand, je ferai etc. » ; l'idée qu'elles vont se faire d'elles-mêmes sera très différente et modifiera leurs rôles sociaux.

L'AVENIR DU COUPLE ET LE DEVENIR DE L'ENFANT

Ces transformations impliquent que la situation des couples va se trouver profondément modifiée par rapport à ce qu'elle était chez nos parents et grands-parents. Jusqu'ici, le couple était presque une « entente sociale » intime. Un homme ne pouvait vivre sans femme : quand il travaillait parfois 10-12 heures par jour, quand il rentrait chez lui, il était épuisé et la plupart de ces hommes renonçaient presque à voir le soleil. Qu'il s'agisse des mineurs par exemple, ou des travailleurs des chantiers navals. Notons bien que ce sacrifice allait de pair avec une forme d'héroïsation des travailleurs, héroïsation qui avait quelque chose d'assez négatif pour les femmes, car elle légitimait leur domination. En effet, le travail apparaissait dès lors comme le lieu de la souffrance et de la lutte ; le foyer, le domicile, comme le lieu de la paix et de la tranquillité. Les femmes, quand les hommes rentraient chez eux, les lavaient, les servaient, pansaient leurs blessures...

En un sens, la femme servant son mari, que l'on perçoit aujourd'hui comme un asservissement, était aussi une manière d'entretenir son outil social. Les conditions d'existence ont tellement changé que les valeurs ont été profondément modifiées.

Et dans cette vie de couple, l'investissement du bébé n'a plus du tout la même signification. Il n'y a pas encore si longtemps, une femme qui ne mettait pas au monde des enfants était considérée comme une femme blasphématoire. Ces femmes étaient honteuses que leur corps ne puisse pas porter d'enfants. Aujourd'hui, les choses sont différentes parce que la signification de « l'objet » bébé a changé. Je fais partie d'une génération de médecins où l'on nous enseignait encore que pour connaître la réalité du « bébé », il suffisait de mesurer les *ingesta* et les *excreta*, ce qu'il mangeait et ses excréments... Aujourd'hui, on découvre que les bébés possèdent des mondes mentaux pré-verbaux, qu'ils comprennent bien des choses avant même de parler. La signification qu'ils prennent dans la famille est en outre très différente : lorsqu'une femme veut mettre au monde 1,7 enfants, c'est plutôt dans le cadre d'un projet d'accomplissement et d'épanouissement personnel : « *je veux* que mon corps de femme mette au monde un ou deux enfants. » Alors qu'autrefois c'était un devoir social : les femmes faisaient du social avec leurs ventres et le ventre des femmes appartenait à l'Etat. C'est-à-dire qu'elles devaient mettre au monde les futurs ouvriers, les futurs soldats, etc. ; la personnalisation des bébés était tout à fait secondaire.

Il faut se rappeler qu'on nous apprenait alors « qu'un bébé, ça ne comprend rien, ça ne sent rien » : on nous faisait faire des opérations de sutures, de petite chirurgie, sans anesthésie. La théorie de l'époque affirmait que les voies

pyramidales d'un bébé, c'est-à-dire les voies de conduction, ne sont pas mûres – ce qui est vrai – *donc il ne sent rien* – ce qui est faux. Une même disqualification atteignait d'ailleurs aussi pour les hommes, on le sait, lorsqu'ils ne pouvaient pas engendrer ; même les aristocrates, même les rois. Selon une phrase citée par André Rausch, « un roi qui ne roidit plus n'assume plus sa fonction de roi ». Le roidissement du roi lui permettait donc d'assumer sa fonction sociale.

Tout cet ensemble de récits organisait notre manière de vivre en couple et de nous comporter en famille. Aujourd'hui, le travail joue un rôle essentiel dans l'organisation des rythmes de vie. Un bébé, comme un élève, ne se développe bien que si les rythmes sont adaptés à son développement. Or les rythmes familiaux sont désynchronisés par les rythmes du travail et les rythmes d'apprentissage sont désynchronisés par les rythmes scolaires. Les rythmes scolaires actuels, par exemple, entrent en véritables contradiction avec les rythmes d'apprentissage : on envoie nos enfants à l'école mais les rythmes qu'on y adopte les empêchent d'apprendre. Quand il y a des semaines de quatre jours, que l'enfant regarde la télé jusqu'à 22-23h pour se lever à 6h, le matin, il est en stade 2 de l'endormissement. Vers 11h, il commence à avoir faim et à s'agiter ; après le repas, il a besoin de faire une sieste, ce qu'il fait d'ailleurs pendant les cours : les enfants se réveillent à 17h, précisément quand ils rentrent à la maison ! En outre, les rythmes scolaires sont modelés sur les rythmes du travail : l'heure de cours a été proposée à partir du modèle de l'heure de l'ouvrier ; les grandes vacances ont été proposées à l'époque où il y avait des moissons auxquelles les enfants participaient. Aujourd'hui, les rythmes d'apprentissage

sont de 20 minutes : toutes les vingt minutes, il faut faire un changement de rythme pour que l'éveil se relance. Nous avons fait des électroencéphalogrammes à des enfants et à des adultes à qui on donnait une heure de cours. Après 20 minutes, ils étaient presque tous en stade 2 de l'endormissement. On a donc les données scientifiques et biologiques mais pas les réformes politiques qui leur correspondent.

LE DÉSIR D'ENFANT

Les femmes ont tellement changé que la signification de l'enfant est beaucoup moins sociale : « je veux mettre au monde des guerriers, des ouvriers, ou prolonger le nom et le bien de ma famille » ; que *narcissique* : « je veux mettre un enfant au monde pour mon accomplissement en tant que femme. » L'enfant devient, diraient les psychanalystes, le phallus de la mère ; les mères sont fières de mettre au monde un enfant, mais c'est moins par devoir social que par satisfaction narcissique. L'enfant va donc être entouré par des interactions très différentes. On sait qu'en Asie, les enfants sont très bien entourés dans les premiers mois de la vie, où l'environnement provoque l'attachement « *secure* », c'est-à-dire celui qui fournit la confiance nécessaire à l'enfant. Dès que l'enfant est devenu « *secure* », la famille signifie à l'enfant : « cette petite force qu'on vient de te donner, tu dois la consacrer à ta famille, sinon tu seras honteux, tu ne seras pas gardé dans le groupe. » En occident, les enfants sont en théorie bien entourés les premiers mois... encore que, comme les femmes travaillent, il faudrait développer les métiers de la petite enfance, notamment des métiers offrant une stabilité à l'enfant dans les premiers mois de la vie. Les

pays d'Europe du nord comme la Finlande l'ont fait : on peut facilement en mesurer les conséquences : 1 % d'enfants en difficulté scolaire en Finlande et en Suède, 14-15 % chez nous !

De ce changement d'environnement et de ses effets, les Chinois ont fait une sorte d'expérimentation grandeur nature avec la loi de l'enfant unique. Avant, il y avait 6-8 enfants par femme, dont 3-4 seulement devenaient adultes : le massacre des enfants par mortalité infantile était la règle, comme c'est encore le cas dans les pays pauvres. Dans les années qui ont suivi la loi de l'enfant unique, le développement des enfants est devenu totalement différent. Leur niche sensorielle a été modifiée par la loi : avant, ils avaient un père et une mère qui disparaissaient le matin pour aller travailler pour faire vivre les 6-8 enfants et c'était une grande sœur ou un grand frère qui s'occupait d'eux. Leur niche écologique était structurée par ces grands frères, ces grandes sœurs, généralement plus brutaux et moins expérimentés que leurs parents. Dès l'instant où la loi sur l'enfant unique a été votée, le père a disparu, allant au travail, mais la mère a été consacrée en « chauffeur » de l'enfant : c'est-à-dire que l'enfant devait aller à l'école, puis à la danse, au sport, etc., et que la mère était vouée à l'accompagner et à véhiculer l'enfant. Quelques années plus tard, l'obésité est apparue...

En France, nous n'avons certes pas de loi mais des pressions sociales qui conduisent les femmes à faire de moins en moins d'enfants et, comme l'a dit Elisabeth Badinter, ces enfants-là prennent en outre la signification d'une entrave *sociale* alors qu'autrefois, c'était une fierté *sociale*. Quand une jeune femme mettait au monde un enfant, elle était fêtée ; aujourd'hui, elle est isolée... Le nombre de dépressions *post partum* augmente énormément,

et l'on voit apparaître la dépression *pre-partum*, à l'idée de mettre un enfant au monde et que les structures sociales ne suivront pas : « je risque d'avoir une entrave sociale et je vais être seule chez moi avec un petit tyran domestique, le bébé ».

LE TRIOMPHE DE NARCISSE

Œdipe est de moins en moins cité dans les articles de psychanalyse, Narcisse de plus en plus... C'est là, sans doute, un marqueur culturel. La structure familiale maman-papa-moi n'a plus le sens qu'elle avait il y a une ou deux générations. Narcisse prend une valeur culturelle énorme sous la forme : « on va *te* créer, toi, *mon* bébé, *mon* enfant ; *te* donner toutes les conditions pour bien *te* développer, mais *tu dois* entrer dans une grande école ! ». L'école et les diplômes qu'elle délivre sont désormais devenus de grands organisateurs sociaux, qui distribuent les places et les rôles ; celui qui n'y réussit pas se sent radicalement dévalorisé ; ce qui valait sans doute autrefois aussi, mais seulement dans une certaine strate sociale. C'est aujourd'hui un principe général. Et cela a des effets sur la manière dont on goûte le monde. Le développement des diplômes et des spécialisations tendent à déresponsabiliser chacun d'entre nous, qui peut renvoyer à l'autre, plus compétent que lui, une tâche à accomplir, une faute commise ou une situation à affronter.

Il y a deux générations, il y avait des maisonnées, avec vingt personnes, et il y avait des tablées où, même quand on était pauvre, on pouvait se restaurer. Quand quelqu'un n'allait pas, il y trouvait secours. C'était aussi un fantastique instrument de conformisme et de reproduction sociale : on vivait dans le même village toute sa vie, on avait la même

religion, etc. Il n'y avait, dans notre culture chrétienne et occidentale, qu'une seule manière d'être humain. Aujourd'hui, ça bouillonne de toute part ; les religions sont en train de s'exprimer. On déménage tous les dix ans en moyenne, on change de patron en moyenne tous les onze ans et les couples ont une espérance de vie moyenne de 8 ans, notamment à Paris. Un couple sur deux se sépare après 7 ans. Les conditions affectives ne sont plus du tout les mêmes. Notre culture narcissique valorise l'accomplissement de soi : c'est notre valeur culturelle. Quand on parle d'accomplissement de soi dans un pays comme le Congo, où la plupart des gens doivent d'abord survivre, se nourrir au jour le jour, échapper au paludisme, soigner leurs enfants, des pays qui sont dans l'urgence de l'immédiat, les personnes ne peuvent pas comprendre. Pour nous, c'est la valeur prédominante.

On peut voir les effets de ce phénomène si on évalue les styles d'attachement : on dispose de questionnaires et de grilles d'évaluation qui permettent de le faire. On distingue ainsi entre des « attachements *secures* », « évitants », « ambivalents », « confus », ... Et l'on constate que, depuis une génération, on voit se développer chez nos enfants, dans les pays riches, des attachements *indifférenciés*. C'est-à-dire que les enfants s'attachent et se détachent sans difficulté, indifféremment, selon la personne qui se présente. Ce qui pose des problèmes pour le couple et pour le deuil. Pour le couple : on a vu qu'autrefois le couple était une entente sociale intime : la famille était fondée sur un partage des tâches et des rôles sociaux. Les ententes de couple aujourd'hui ne sont plus des ententes sociales intimes, ce sont des aventures personnelles : des couples peuvent se former, avec deux personnes qui vont vouloir se réaliser pleinement et indépendamment l'une

de l'autre. Par exemple, j'ai eu à m'occuper d'un couple dont l'homme voulait devenir chanteur et avait obtenu une place en Allemagne, la femme était devenue universitaire et avait obtenu un poste à Rennes. Ils sont restés en couple, mais leur couple n'avait pas du tout la même signification que celui de nos parents, lorsque les parents se retrouvaient tous les soirs, autour de la table. La table, c'était autrefois un lieu de socialisation et d'inscription dans une filiation et une histoire commune : on y discutait des problèmes de la famille, on y évoquait les histoires sociales, etc. Ce couple de jeunes reste un couple, mais très différent : ils se téléphonent, s'aiment, se voient de temps en temps avec bonheur, mais l'un et l'autre vivent à des centaines de kilomètres de distance. Et l'on voit de plus en plus de couples fonctionner ainsi.

On peut se demander bien sûr quelle stabilité affective les bébés vont avoir dans ce cadre. Ils auront de temps en temps une image paternelle, de temps en temps une image maternelle. Ils n'auront pas le même développement que nous, mais des images identificatoires incertaines, des identifications morcelées. Ce qui sera peut-être un facteur de liberté, parce qu'ils disposeront ainsi de modèles indéterminés et pluriels, mais le prix de cette liberté, ce sera l'angoisse. On le voit déjà pour les jeunes femmes : autrefois, elles ne pouvaient guère contrôler le moment où elles tombaient enceintes. Aujourd'hui, grâce à la pilule, elles disposent d'une liberté qui leur permet de construire leur parcours social et affectif. Mais cette liberté est grevée d'une angoisse : à un moment, elles ont un choix, une décision à prendre pour mettre au monde un enfant ou accepter une promotion sociale. Ce choix est souvent difficile.

Ce qui caractérise donc les familles à venir, c'est une

aventure personnelle et des ruptures dans le cadre de l'accomplissement personnel : ruptures de maison, ruptures familiales, ruptures de travail, ruptures affectives.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur www.institutdiderot.fr

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

L'avenir de l'automobile

Louis Schweitzer

Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme

Etienne Klein

L'avenir de la croissance

Bernard Stiegler

L'avenir de la régénération cérébrale

Alain Prochiantz

L'avenir de l'Europe

Franck Debié

L'avenir de la cybersécurité

Nicolas Arpagian

L'avenir de la population française

François Héran

L'avenir de la cancérologie

François Goldwasser

L'avenir de la prédiction

Henri Atlan

L'avenir de l'aménagement des territoires

Jérôme Monod

L'avenir de la démocratie

Dominique Schnapper

L'avenir du capitalisme

Bernard Maris

L'avenir de la dépendance

Florence Lustman

L'avenir de l'alimentation

Marion Guillou

L'avenir des humanités

Jean-François Pradeau

L'avenir des villes

Thierry Paquot

L'avenir du droit international

Monique Chemillier-Gendreau

L'avenir du populisme

Dominique Reynié

Les Notes de l'Institut Diderot

L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert

Emmanuel Halais

L'avenir de la procréation

Pascal Nouvel

La République à l'épreuve du communautarisme

Eric Keslassy

Proposition pour la Chine

Pierre-Louis Ménard

L'habitat en utopie

Thierry Paquot

Les Dîners de l'Institut Diderot

La Prospective, de demain à aujourd'hui

Nathalie Kosciusko-Morizet

Politique de santé : répondre aux défis de demain

Claude Evin

La réforme de la santé aux Etats-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie française ?

Victor Rodwin

Les Entretiens de l'Institut Diderot

L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)

L'avenir de la famille

La table familiale, « l'entente sociale intime » qui fondait le couple, les récits de filiation auxquels vibraient les enfants que nous étions, pour le meilleur et pour le pire de nos attachements... Boris Cyrulnik excelle à ressusciter en quelques mots un monde désormais pour l'essentiel englouti.

Cette conférence sur l'avenir de la famille se termine par le mot « rupture », cinq fois répété, au singulier et au pluriel.

Les couples comme aventures à courte vie, l'accomplissement personnel comme idéal, le narcissisme triomphant, l'angoisse des mères et des pères au moment du choix qui pèse sur les enfants, garçons et filles, chacun selon sa mode propre, au cours de leur développement.

C'est le monde, vif et brutal, que nous avons vu s'installer depuis un demi-siècle en Occident. Le neuropsychiatre en esquisse une analyse systémique qui donne à la biologie toute sa place, mais rien que sa place.

Pr. Dominique Lecourt

Directeur général de l'Institut Diderot



Boris Cyrulnik



Neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste, il dirige un groupe de recherche en éthologie clinique à l'hôpital de Toulon et enseigne l'éthologie humaine à l'Université du Sud-Toulon-Var.

La présente publication ne peut être vendue

